

26 juillet 2010

Directeur d'une maison de jeunes à Grenoble dans les années quatre-vingts

Le témoignage de Jules D.

par David Desgouilles

(publié sur <http://carnet.causeur.fr/antidote/directeur-dune-maison-de-jeunes-a-grenoble-dans-les-annees-quatre-vingts.00706>)

J'ai été directeur d'une importante maison de jeunes (et de la culture, ajoutait-on) à Grenoble en 1979 et 1980. J'ai habité plusieurs années la Villeneuve, très précisément (les adresses ont leur importance à la Villeneuve) au 10 galerie de l'Arlequin. Formé dans les mouvements de jeunesse et d'éducation populaire, j'avais quitté mon poste de professeur du secondaire pour revenir à ma passion première : les adolescents difficiles. Ma formation s'est faite dans la banlieue parisienne entre Villeneuve la garenne et Bezons dans ce monde des cités. J'ai été imprégné de pédagogie par projet selon les principes de Piaget, dans une atmosphère héritée du mouvement ouvrier, très marqué par le syndicalisme et l'église catholique, les deux étant d'ailleurs très interpénétrés : entre jeunes de la JOC et des JC, les discussions et la camaraderie étaient la règle. Il n'y avait pas délinquance dans ce temps-là : dans la banlieue rouge, la référence c'était l'ouvrier P3 outilleur, l'aristocratie ouvrière. Il était hors de question de voler ou de manquer l'école. L'accès aux responsabilités supposait la perfection dans son métier et dans sa vie sociale. L'ascension sociale par le travail et l'instruction étaient la règle et avaient une finalité : l'émancipation du peuple et de la classe ouvrière.

Avec des études supérieures et une solide expérience de terrain, j'ai été recruté par une grande fédération de maisons de jeunes et de la culture et me suis retrouvé à la tête de la maison du quartier de l'Abbaye, entre la Villeneuve et le centre ville, où parmi les nombreuses expériences sociales entreprises par la municipalité Dubedout, l'objectif était de sédentariser les gitans. Je me suis retrouvé rapidement en complète dissonance avec ce milieu : pour l'institution, les « jeunes » étaient par définition des victimes de la société. Ils n'étaient pas responsables de leur situation. Pour la mairie et pour les associations, le seul indicateur de performance était la quantité de moyens déversés sur le quartier. Le mot « jeune » avait une dimension sacrée, christique, et aller aux jeunes était vivre une sorte de chemin de rédemption. Une de mes collègues, directrice d'une maison voisine, en avait même épousé un, dans un double mouvement de dérision vis-à-vis de l'institution du mariage et de fusion compassionnelle avec un « jeune ».

Je me suis très rapidement retrouvé marginalisé avec ma pratique basée sur la responsabilisation individuelle et le sens du collectif, et mes tentatives d'instaurer le principe de régulation des transgressions des normes. « Norme, mais de quelle norme parles-tu? Nous ne sommes pas là pour cautionner la société bourgeoise ». Il n'y avait donc aucune norme. Les familles ne payaient pas leur loyer et attendaient le dernier moment pour se contenter de glisser le papier bleu dans la boîte aux lettres de l'assistance sociale. Dans les sorties de ski que j'organisais avec « les jeunes », ceux-ci me donnaient leurs lunettes à porter quand il n'y avait pas de soleil pour les reprendre ensuite « Tu es payé par la mairie pour t'occuper de nous ». L'assistantat généralisé était la seule règle. Rien n'était assez beau : on payait aux « jeunes » les plus beaux équipements. Les « jeunes » arboraient narquois l'argent du chômage en précisant qu'ils refusaient de contribuer à quoi que ce soit. Seulement, l'être humain garde un fond de dignité et n'a que mépris pour ceux qui les transforment en objet compassionnel : la somptueuse maison des jeunes (conçue par des sociologues) fut incendiée. Ma proposition de créer des espaces en fer et en béton vide qui ne vivrait que de ce qu'y créerait les « jeunes » (avec de l'argent attribué uniquement sur la base d'un projet) fut considérée comme « de droite » car justifiant le désengagement budgétaire de l'Etat.

Un jour, des Siciliens vinrent s'installer dans le quartier et échangèrent des tirs avec les gitans. Ceux-ci se replièrent dans leur campement de Briè-et-Angonnes. Je fis la réflexion en réunion qu'il y avait une situation de surencadrement et que nous pourrions proposer aux éducateurs d'aller travailler dans un autre quartier à forte délinquance, le Mistral. « Mais tu t'en prends à l'emploi! » « Ah bon, il vous faut des pauvres pour justifier vos emplois ». Ma descente aux enfers était commencée, elle fut arrêtée par la médecine du travail, lasse des dépressions et suicides sur ce genre de postes, me retrouvait sans emploi, quittait la ville et changeait complètement de profession. J'ai eu de la chance : j'avais commencé à travailler à un plan d'action éducative avec le proviseur du Lycée Jean-Bart, André Argouges. Celui-ci se battait comme un beau diable pour obtenir une clôture pour son lycée, las des incursions de « jeunes » pénétrant dans les classes pour agresser les lycéens (NB : dans cette novlangue, les lycéens ne sont pas des « jeunes »). Les éducateurs l'ont traité de réactionnaire, arguant que les crédits seraient mieux employés à créer de nouveaux postes d'éducateurs qu'à faire une clôture. Deux ans plus tard, André Argouges a été assassiné par une « jeune » entrée indûment dans l'établissement, qui lui planta une paire de ciseau dans le cœur.

J'ai pu engager un éducateur, Mohamed, venu des bas-fonds et qui connaissait les règles du jeu de ce milieu, qui partageait mes convictions et avec lequel nous pratiquions une pédagogie directive et énergique avec les « jeunes ». Il fut licencié lui-aussi mais ne trouva pas d'emploi. J'appris quelques années plus tard qu'il s'était suicidé.

Et la Villeneuve ! Le laboratoire social de la municipalité Dubedout. J'habitais au 10, la montée des éducateurs, entre des appartements de réinsertion. Quand je prenais l'ascenseur avec mes voisins, on était au courant de mes critiques de la politique municipale et j'étais accusé de « faire le jeu de la droite ». Tout mon environnement social s'effondrait : soit je faisais taire mon esprit critique, soit je quittais la ville. Au 110, c'était une autre affaire : c'était la montée des bobos, des copropriétés (les appartements de la Villeneuve sont tous magnifiques : ce n'est donc pas la nature de l'immobilier qui est en question!) où se réunissaient les notables du parti socialiste sous la férule de l'élu en charge du socio-cul, René Rizado. Les bobos envoyaient leurs enfants au collège expérimental de la Villeneuve. On y pratiquait le pédagogisme avant l'heure, les méthodes non-directives, ce qui veut dire que seuls les enfants ayant un soutien à la maison s'en sortaient tandis que ceux originaires d'un milieu populaire sombraient. Entre, il y avait « le peuple », les objets et les sujets de l'expérimentation. On y appliquait les mêmes principes : l'environnement de la Villeneuve était au départ magnifique et a été saccagé : la seule décision fut de transférer l'entretien du parc sur le budget municipal, au nom de « c'est la faute aux conditions socio-économiques »¹.

J'ai eu de la chance. Je suis parti loin, très loin, ai repris mes études, ai eu et ai toujours une vie passionnante. Mais je retenais de ma formation initiale d'historien et d'éducateur que priver les hommes de tout projet, les déresponsabiliser, ne leur donner aucune perspective qu'ils soient capables de construire eux-mêmes ne pouvait mener qu'à la barbarie. Cette prophétie était à l'époque une intuition d'un jeune homme encore en formation : elle est aujourd'hui une réalité objective, analysée et logique, produite par les savants fous du socio-cul.

Sur ce tissu social pourri fleurit aujourd'hui le trafic de drogue dans ce qui est la ville la plus criminelle de France. Ah, si une chose a changé : le lycée Jean Bart a sa clôture et s'appelle désormais le lycée Argouges.

Jules D.

1. Ce qui est totalement faux : on trouvait du travail à cette époque et le sociologue (sérieux) Sébastien Roché a montré que l'essor de la délinquance n'est en aucune manière corrélé à la progression de la pauvreté qui interviendra... avec la gauche au pouvoir ?